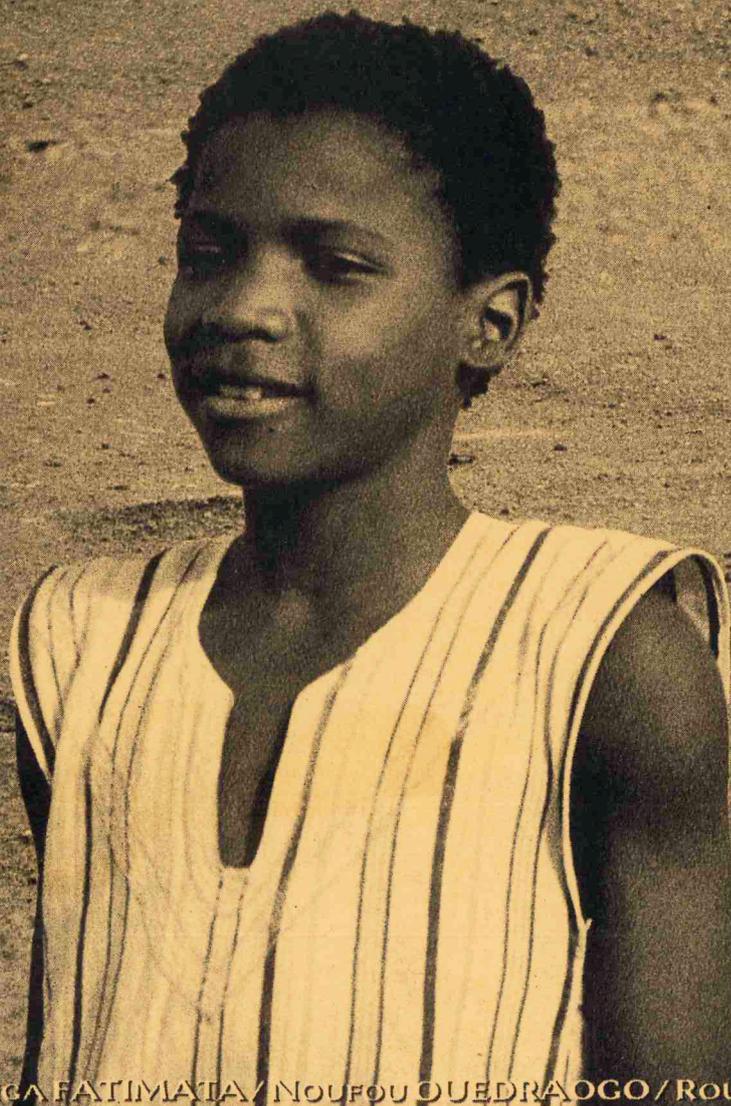


ARCADIA FILMS PARIS, LES FILMS DE L'AVENIR OUAÏAGADOUGOU, THELMA FILM AG, ZÜRICH PRESENTENT

UN FILM DE IDRISSE OUEDRAOGO



Y A A B A



AVEC SANGA FATIMATA / NOUFOU OUEDRAOGO / ROUKIETOU BARRY / RASMANE OUEDRAOGO

YAABA

un film de
Idrissa Ouedraogo

Distribution en Suisse:
Filmcooperative Zurich
Fabrikstrasse 21, C.P. 172, 8031 Zürich
Tel: 01-271 88 00, Fax: 01-271 80 38

Distribution internationale:
World Sales Christa Saredi
Steinstrasse 21, CH-8003 Zürich
Tel: 41-1-463 70 20, Fax: 41-1-463 71 80

YAABA
BILA
NOPOKO
KOUGRI
TIBO
POKO
RAZOUGOU
NOAGA
FINSE
KOUDI
PEGDA
TARYAM

Fatimata SANGA
Noufou OUEDRAOGO
Roukietou BARRY
Adama OUEDRAOGO
Amadé TOURE
Sibidou OUEDRAOGO
Adama SIDIBE
Rasmané OUEDRAOGO
Kinda MOUMOUNI
Assita OUEDRAOGO
Zenabou OUEDRAOGO
Ousmane SAWADOGO

Fiche artistique

Scénario et réalisation
Directeur de la photographie
Cadreur
Ingénieur du son
Musique
Chef monteuse
Mixeur
Assistants à la réalisation

Scripte
Assistant son
Chef électricien
Electricien
Chef machiniste
Maquilleuses

Régie et production

Producteurs exécutifs

Idrissa OUEDRAOGO
Matthias KÄLIN
Jean MONSIGNY
Jean-Paul MUGEL
Francis BEBEY
Loredana CRISTELLI
Dominique DALMASSO
Paul ZOUMBARA
Ismael OUEDRAOGO
Virginie BARBAY
Laurent POIRIER
André PINKUS
Kibly D. DIALO
Urs BÜHLER
Nathalie TANNER
Aminata ZOURE
Aouba DRISSA
Karim SAWADOGO
Pierre-André THIEBAUD
Baba OUEDRAOGO
Pierre-Alain MEIER
Freddy DENAES
Idrissa OUEDRAOGO

Fiche technique

Produit par
THELMA FILM AG, Zurich, Pierre-Alain MEIER
ARCADIA FILMS, Paris, Freddy DENAES
LES FILMS DE L'AVENIR, Ouagadougou, Idrissa OUEDRAOGO

En coproduction avec le Burkina Faso, la Télévision suisse romande (TSR, Genève), la ZDF (Mainz), le Centre National de la Cinématographie, le Ministère de la Coopération (Paris), le Département Fédéral de l'Intérieur, le Département fédéral des affaires étrangères, Amidon Paterson Film (Genève) et le soutien de la Fondation Stanley Johnson (Berne) et de l'Eglise évangélique du Canton de Berne

Burkina Faso / France / Suisse 1989
35mm, couleur, 90 minutes, 1:1.66, version originale Mooré avec sous-titres français

Produit par

dédié à

A Watamou

Watamou Lamien a constamment oeuvré pour favoriser la production des films au Burkina Faso.

Le 19 juin 1988, il est mort dans un accident de voiture en venant me visiter et m'encourager pour le début du tournage de YAABA.

Je lui dédie ce film.

Idrissa Ouedraogo

Synopsis

YAABA signifie, en langue mooré, grand-mère. YAABA, c'est aussi le nom que donne Bila, un garçon de douze ans, à Sana, une vieille femme abandonnée et rejetée par tout un village.

YAABA, c'est surtout l'histoire d'une amitié qui naît et grandit entre deux êtres dans une société villageoise où nous découvrons l'homme tel qu'il est, bon, méchant, généreux, intolérant.

YAABA a comme point de départ le souvenir d'un conte de mon enfance, et d'une forme d'éducation nocturne que l'on acquiert chez nous entre sept et dix ans, juste avant de s'endormir, quand on a la chance d'avoir une grand-mère.

Idrissa Ouedraogo



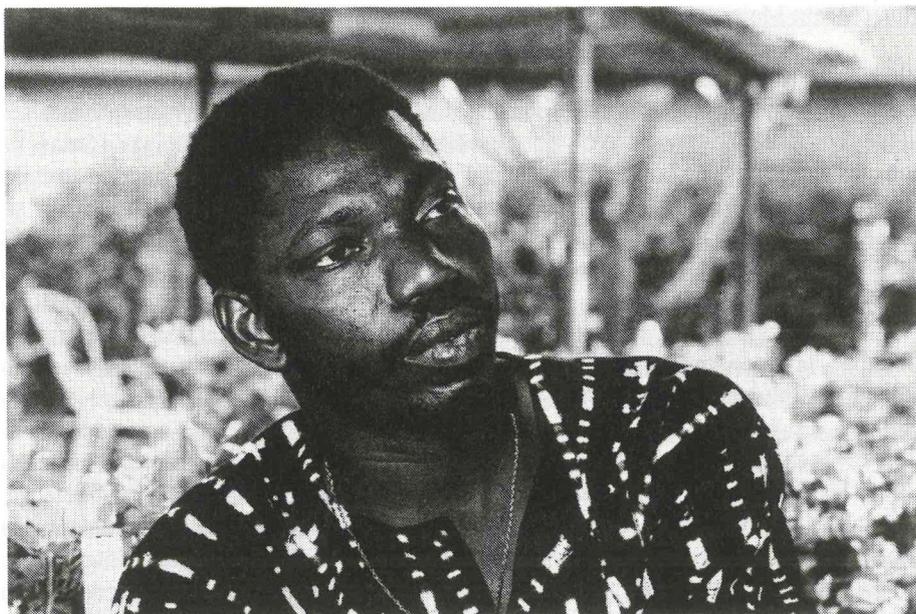
Né le 21 janvier 1954 à Banfora (Burkina Faso).
Baccalauréat B (économique et social), puis INAFEC (Institut de cinéma) à Ouagadougou.
Court séjour à Kiev (URSS) en 1981.
Dès 1981, étudie à l'IDHEC, Paris. Diplômé de l'IDHEC en 1985. Obtention en 1989
d'un Diplôme d'Etudes Approfondies Cinéma (3e cycle), Université de Paris 1.

Idrissa Ouedraogo

Filmographie

- 1981 **POKO**
20min, 16mm, couleur
ESPACO 1981: Grand-Prix du court.métrage, Prix de la Critique Internationale,
Mention spéciale de l'Institut Culturel Africain
- 1983 **LES ECUELLES**
11 min, 16mm, couleur
Prix KODAK, Musée de l'Homme, Paris
Grand Prix du Film documentaire, Melbourne 1986
Prix de la Fédération Internationale des Ciné-clubs, Oberhausen (RFA)
Grand Prix du Court-métrage, Nevers (F)
- 1984 **LES FUNERAILLES DU LARLE NAABA**
30min, 16mm, couleur
- 1985 **OUAGADOUGOU, OUAGA DEUX ROUES**
18min, 16mm, couleur
- 1985 **ISSA LE TISSERAND**
20min, 16mm, couleur
FESPACO 1985: Prix de l'Institut Culturel Africain,
Prix de l'Agence de Coopération culturelle et technique,
Prix de la Critique Internationale
- 1986 **YAM DAABO (LE CHOIX)**
80min, 16/35mm, couleur
Sélection Semaine de la Critique, Festival de Cannes 1987
Prix Georges Sadoul 87; Taormina 87: Carride d'Argent;
FESPACO 87: Prix de l'OCIC, Prix du 7e Art, Prix de l'UNICEF,
Prix de la Ville de Ouagadougou, Prix OUA (Musique), Prix du Cierito,
Prix UNESCO
- 1989 **YAABA**
90min, 35mm, couleur, Suisse/France/Burkina Faso
Quinzaine des Réalisateurs, Festival de Cannes 1989
FESPACO 1989: Prix spécial du Jury, Prix du Public
Cannes 89: Prix de la Critique Internationale
-

A propos de YAABA



L'histoire de YAABA appartient à BILA, l'enfant qui, dans le désert entourant son village, joue à la cachette; quelques buissons desséchés lui suffisent pour s'amuser avec son amie NOPOKO. Qu'importe en effet l'endroit puisque l'essentiel est dans le regard. Fermer les yeux, compter, prendre la mesure du temps puis ouvrir à nouveau les yeux, pour redécouvrir le monde dans ses moindres changements : YAABA appartient à ce désir pur dont naît la beauté du cinéma.

C'est sous le signe de cet émerveillement spontané et de cette douce fascination qu'Idrissa OUEDRAOGO a placé la rencontre de BILA et de YAABA, vieille femme solitaire exclue du village. Rythmé par les escapades de l'enfant, épousant son regard, le film franchit sans cesse la frontière de la peur et des superstitions qui sépare l'énigmatique YAABA des habitants du village.

La vie surgit de l'écoute attentive de mouvements contraires, d'une présence des sens dont l'amour confiant du cinéaste pour ses personnages scelle la splendide évidence. Il est beau, aussi, de retrouver dans YAABA l'ombre du drame familial, la mort d'un enfant, qui marquait la destinée des personnages du premier film d'Idrissa OUEDRAOGO, "LE CHOIX". La force de la vie, comme celle du cinéma, tient plus que jamais chez lui à la certitude de son péril constant. En donnant à YAABA le pouvoir de sauver la petite NOPOKO, Idrissa OUEDRAOGO ouvre son film au cycle de la vie et à cet ordre mystérieux du monde que l'amour muet de la vieille femme pour BILA détenait en puissance. Irrationnelle magie des sentiments et de la séduction, voir ce qui est entre les choses, savoir en respecter la liberté pour en retenir la vérité. De cette discipline exigeante et délicate du regard, Idrissa OUEDRAOGO a fait la force vive de ses personnages. Don d'amour à la nature humaine dont il révèle les multiples facettes, son film, telle l'image sur laquelle il s'ouvre et se ferme, a la beauté violente d'une course dans le désert, tendue vers l'imaginaire et la découverte, élan de vie et bonheur de la mise en scène unie dans l'authenticité d'un seul et même désir.

Frédéric STRAUSS

Pierre Alain Meier, coproducteur suisse:

J'ai rencontré Idrissa Ouedraogo en France, il y a trois ans, alors que nous présentions chacun un film à l'occasion du Festival du Film de Strasbourg. Nous avons sympathisé. Je lui ai proposé d'essayer de valoriser son film "Yam Daabo" (Le Choix) en Suisse et dans les autres pays de langue allemande. J'étais touché, dans ce film, par une attitude qui m'était très proche, une manière commune de regarder le monde, de laisser sa chance à chacun.

Jusqu'ici, je ne m'étais occupé que de la production de mes propres films et de films d'amis proches. Mais en hésitant finalement assez peu, je me suis décidé à produire "Yaaba", le prochain film d'Idrissa, et à repousser en conséquence de quelques mois mes projets plus personnels.

Idrissa Ouedraogo m'a expliqué attentivement les différents problèmes que rencontraient les cinéastes africains, qui sont en même temps auteurs, scénaristes, producteurs, réalisateurs et promoteurs de leurs films. Ils manquent de cameramen, d'ingénieurs du son, de monteurs qualifiés. Ils doivent se déplacer en Europe pour développer, sonoriser, monter leurs films. Ils doivent lutter contre le conditionnement de leur public, habitué aux films d'action et le risque, s'ils n'y font pas attention, de réaliser des films pour des publics limités loin des publics populaires. Toutes ces questions de public, d'argent, d'esthétique, de langage, de rapport à la tradition orale (il n'y a par exemple pas de tradition théâtrale ou romanesque en Afrique), je me les suis posées avec plusieurs cinéastes africains que j'ai rencontrés depuis lors. Il est évident que le développement des cinémas africains ne pourra résulter que de son appropriation véritable par les structures africaines, qu'il sera d'autre part nécessairement le fait du rapprochement des films et des publics africains. Mais néanmoins, même dans le cas du Burkina Faso, il n'existe, aujourd'hui encore, aucune possibilité d'expérience locale permettant de former valablement des spécialistes de l'audiovisuel. Il n'y a par exemple jamais de "vraies" nuits dans les films africains (à part les veillées autour d'un feu), parce que les opérateurs ne savent pas réaliser un tel éclairage. Tous les cinéastes africains, dans leur grande majorité, les réclament. Tant Souleymane Cissé que Idrissa Ouedraogo, et d'autres, travaillent chaque fois qu'ils en ont les moyens et l'opportunité, avec des professionnels européens ou cubains de qualité, qui peuvent accroître leur pouvoir d'expression et partant, la qualité de leurs films, et permettre par la même occasion aux techniciens africains d'être en contact, dans leur propre pays, ce qui est important pour eux, avec des techniciens expérimentés.

Bien sûr, la question de savoir comment un art importé comme le cinéma peut prendre sa place dans une culture traditionnelle reste, et comment les arts de la tradition peuvent-ils à leur tour nourrir cet art importé, comment peuvent-ils lui donner une originalité, le considérer comme une technique, et charger finalement cette technique de leur propre culture. Ce sont là des questions que beaucoup de cinéastes africains se posent ... mais qui n'ont à voir que de très loin avec l'origine des techniciens et celle des laboratoires.

La production de "Yaaba", d'un coût de quelques 1,3 millions de francs suisses, a été couverte par 10 sources de financement différentes, d'environ 10 % chacune, 3 télévisions, 4 aides étatiques (subventions, prêt et avances sur recettes) et 3 producteurs privés, ce qui nous a permis d'oeuvrer certainement dans d'excellentes conditions. Idrissa n'a pas craint par ailleurs de travailler entre autres avec un chef-opérateur et une monteuse suisses, un ingénieur de son et un cadreur français, un musicien camerounais, etc. Il ne pense pas que ces différentes collaborations pourraient limiter en quoi que ce soit ses propos. Au contraire, il s'intéresse, se déplace, choisit de rencontrer et de

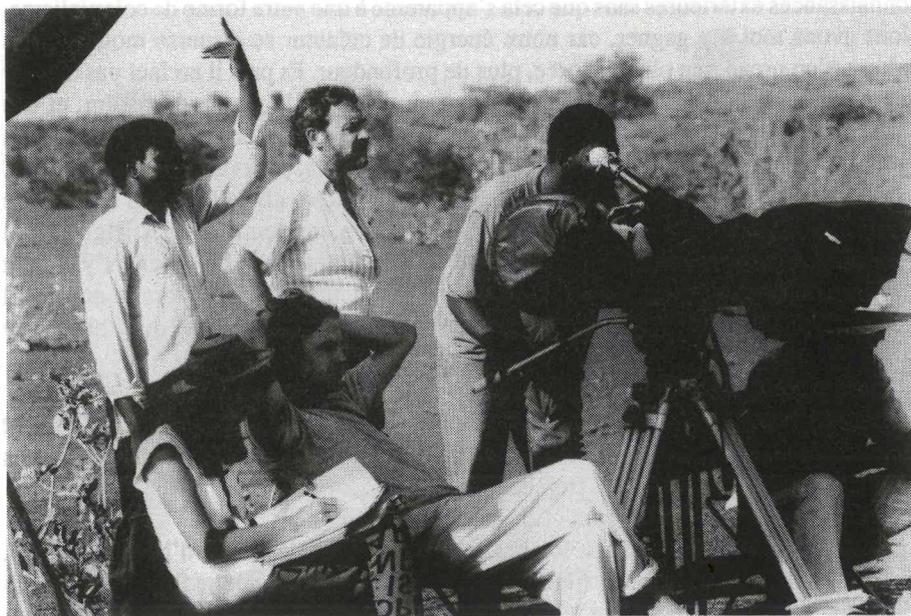
Production de YAABA

discuter lui-même attentivement avec tous les partenaires envisagés, en recherchant à chaque fois les accords les plus justes avec chacun.

Je ne connaissais pas l'Afrique avant d'entreprendre cette production. Ce qui est le plus excitant, c'est que tout est à construire, à inventer. Il n'y a rien, qu'un immense décor naturel.

Pratiquement, le tournage sur place s'est très bien déroulé. Il faisait souvent très chaud, la caméra est tombée après deux semaines de tournage, mais sans trop grande conséquence, la saison des pluies avait de l'avance sur nos prévisions, et nous a retardé d'une semaine sur les huit semaines de tournage prévues, les rapports entre techniciens européens et africains ont passé par une phase un peu douloureuse, certains n'ont peut-être pas toujours eu le talent, ou la générosité, ou tout simplement l'habitude qu'exige la collaboration dans de telles circonstances, mais tout s'est finalement très bien résolu, dans l'intérêt du film. Les rushes pouvaient être visionnés régulièrement par l'équipe, en moyenne trois semaines après le tournage des plans, mais cela représente néanmoins une première ou du moins une extrême rareté dans l'histoire du cinéma africain (une simple question de moyens certes, mais un avantage réel pour les cinéastes). L'ambiance et la concentration étaient presque toujours optimales, stimulées beaucoup par le talent d'Idrissa de diriger son équipe et ses acteurs: tout le monde avait je crois le sentiment de collaborer à un film important.

Pour moi, ce fut une expérience très riche. J'avais toujours jusqu'ici renoncé à collaborer en tant qu'assistant-réalisateur à des films d'envergure, j'ai pu indirectement combler ce manque. Comme producteur, j'ai risqué beaucoup d'argent, peut-être un peu trop, et je n'ai pas toujours très bien su m'entourer des personnes appropriées. Mais comme d'autre part le film a obtenu à la fois le Grand Prix du Public au Fespaco (Festival du Film Africain) en mars dernier, le prix qui comptait le plus pour moi, et le Prix de la Critique Internationale au Festival de Cannes, et que nous avons trouvé des distributeurs dans tous les principaux pays européens, ainsi qu'aux Etats-Unis et au Japon, j'espère réussir un jour à couvrir mes risques, et même peut-être un peu plus. J'ai produit, dans le même élan, un documentaire sur le tournage du film, " Parlons grand-



mère”, réalisé par un cinéaste important en Afrique, Djibril Diop Mambéty, un film très beau et dont nous réussissons en principe bientôt également à couvrir les frais.

Comme réalisateur, j’ai beaucoup appris d’Idrissa, particulièrement de sa manière profonde de respecter son public. Il ne se cache jamais derrière son film, il ne veut jamais avoir l’air plus intelligent que lui, il est seulement comblé s’il voit traduit sur le visage des spectateurs les émotions qu’il a cherché à construire. Et, en fin de compte, il respecte ainsi je crois le plus profondément à la fois le cinéma et l’Afrique. Sa volonté et son énergie à s’emparer de toutes ces richesses, d’aventures humaines, d’épopées, de légendes, de mythes, dont le continent africain est un immense réservoir, et d’essayer de les répandre aux quatre coins du monde.

Pour l’avenir, j’ai envie de produire encore un film d’Idrissa, et un ou deux autres films africains, au Sénégal...

Idrissa Ouedraogo, réalisateur et coproducteur burkinabé:

Faire du cinéma dans mon pays est un luxe, surtout par rapport à d’autres choses plus concrètes. “Yaaba” a coûté cinq millions de francs français. Avec cet argent-là, on aurait pu bâtir un hôpital, ou une école... Le cinéma aussi est important pour mon pays. On a un fond de soutien cinématographique : 15% des recettes brutes de tous les films étrangers sont prélevés pour les redonner au cinéma national. Il n’y a qu’un Etat qui puisse prendre ce genre de décision. Et c’est sans doute pour cela que le cinéma burkinabé est si dynamique parmi les pays africains...

L’on a encore trop tendance aujourd’hui en Afrique, comme si l’on était toujours en 1960, à magnifier tout ce qui ne vaut plus la peine, l’on oublie que le combat est dur, que nos insuffisances sont nombreuses. Il nous faut d’autres types de structures, de promotions et d’appuis, il faut maintenant que les structures administratives, qui existent, répondent aux besoins réels de notre cinéma. C’est cela, le vrai combat ...

Acte collectif et non individuel, art ne pouvant gommer tous ses côtés matériels, le cinéma se doit, chez nous et dans les autres pays du continent, de pouvoir bénéficier des connaissances extérieures sans que cela s’apparente à une autre forme de colonialisme. Nous avons tout à y gagner, car notre énergie de créateur se disperse moins. Notre culture n’en prend que plus de force, plus de profondeur. Et puis il ne faut pas oublier que c’est aussi la cohérence d’une équipe qui engendre la magie d’un film, et des équipes complètes, nous n’en possédons pas ... Moi je suis réalisateur. Quand je fais un film, je suis moi-même. L’image doit être de qualité et dépourvue de tout complexe. Elle n’appartient ni à la France, ni à l’Occident. Quant aux techniciens, ils n’ont d’autre langage que le langage cinématographique, un langage neutre. Les villageois qui interprètent n’auraient pas joué avec autant de vérité et d’intensité s’ils ne s’y étaient pas reconnus ... Il faut intégrer les moyens de production étrangers, croire au travail avec des techniciens d’autres pays. C’est la première fois avec “Yaaba” que j’ai pu faire des travellings, filmer la nuit, et j’ai adoré ça ...

Q: Alors que l’on disait encore il y a quelques années que les films africains étaient techniquement médiocres, voilà que certaines personnes, souvent les mêmes, vous reprochent d’avoir fait un film trop beau ...

Les films africains peuvent aussi être beaux ... Je crois qu’il y a aujourd’hui un désir réel chez notre public de voir des films africains ... Il y a un décalage flagrant entre les cinéastes qui souvent écoutent une petite élite bourgeoise intellectuelle, très critique,

qui remet soi-disant en cause les traditions, le village, etc ... et puis d'autre part le public des salles de cinéma, qui lui a envie d'histoires fortes et bien construites ... nous essayons maintenant de discuter plus avec le public, d'être moins prétentieux ... Et puis aussi, une autre manière d'être militant, c'est d'essayer de rentabiliser nos films ... Les prix d'entrées dans les salles sont très bas, les films ne sont pas exploités en dehors de leur pays de production. Or le prix des laboratoires est le même que pour un film européen. Faire un film nous coûte de cinq à six millions de francs français. La seule solution pour les retrouver est de parvenir à la qualité internationale ... Pour accroître le temps de vie de mon film, et pour essayer de créer une image de l'Afrique qui puisse aller vers les autres, j'ai tenté de réaliser une vision plus universelle de la vie d'une petite communauté. Je crois que cette universalité peut aussi être une ambition du cinéma africain...

Le plus grand problème, c'est que nous n'avons pas de comédiens professionnels. Il faut en tenir compte. Les villageois qui jouent dans le film ne peuvent pas restituer des émotions sans les ressentir vraiment. C'est pourquoi je ne découpe pas à l'avance. Un européen qui pleure ne pleure peut-être pas exactement comme ici, mais je comprendrai sa tristesse. Un acteur, je vais lui demander d'être triste comme lui le ressent. Ce n'est peut-être pas ce qu'on appelle habituellement de la direction d'acteurs, c'est plutôt canaliser pour retrouver l'authenticité du sentiment.

(Propos de Idrissa Ouedraogo, réalisateur de "Yaaba", recueillis par Laurence Gavron (Libération, 12.5.89), Nicolas Saada (Cahiers du cinéma, juin 89), Jean Roy (L'Humanité, 13.5.89), Jeanine Baron (La Croix, 17.5.89))

Article paru dans le CINEBULLETIN, juillet/août 1989



Le Burkina Faso (jusqu'en 1984 Haute-Volta) avec son territoire légèrement plus grand que l'Allemagne fédérale, compte huit millions d'habitants (dont 90 % vivent de l'agriculture) et figure parmi les 10 Etats les plus pauvres de la planète.

Le 5 janvier 1970, l'ancienne Haute-Volta est la première nation africaine à nationaliser tous les cinémas (qui appartenaient à deux sociétés-monopoles françaises). Elle crée une société nationale, la Société Voltaïque du Cinéma (SONAVOCI), qui consacre 10% de ses recettes à des activités cinématographiques: ce sera la base financière qui permettra d'augmenter le nombre des salles et de financer deux premiers longs-métrages de fiction "Le sang des parias", (1972) de Djim Mamadou Kola, et "Sur le chemin de la réconciliation" (1975) de René-Bernard Yonly. En 1977, la Haute-Volta fonde un centre national de production, le Centre National du Cinéma (CNC), dirigé jusqu'en 1987 par Gaston Kaboré, ainsi que l'Institut Africain d'Education Cinématographique (INAFEC), la plus importante école de cinéma de l'Ouest africain, qui fut fermée (provisoirement ?) en 1987, et dont Gaston Kaboré fut l'un des plus prestigieux professeurs. Presque tous les nouveaux auteurs du Burkina Faso ont été ses élèves: parmi eux Paul Zoumbara ("Jour de tourmente", 1983), Daniel Kollo Sanon ("Beogho Naba", 1978; "Les Dodos", 1980; "L'artisanat et son pays", 1984; et son premier long-métrage de fiction: "Desebagato", 1987) et Mustapha Dao ("A nous la rue", 1987). C'est également Gaston Kaboré qui offre à l'excellent observateur qu'est Idrissa Ouedraogo les possibilités de s'épanouir: après ses remarquables courts métrages "Poko" (1981), "Les Ecuelles" (1983) et "Issa le tisserand" (1985), celui-ci réalise en 1986 son premier long métrage de fiction "Yam Daabo" (Le Choix) avec 3 % du budget que Med Hondo utilisa pour le film "Sarraounia" (1986, coproduit avec l'Etat du Burkina Faso). Depuis, Ouedraogo a déjà signé son second film de fiction: "Yaaba" (1989); Kaboré a également influencé S. Pierre Yameogo, auteur du film de fiction "Dunia" (1987)... Pour sa part, Gaston Kaboré tourna, entre 1982 et 1983, son premier long-métrage de fiction "Wënd Kûuni".

Le CNC produit chaque année une série de court-métrages didactiques particulièrement intéressants, d'auteurs qui ne manqueront pas de se distinguer, parmi lesquels Idrissa Touré, Alphonse Sanou, Nissi Joanny Traoré, Augustin Roch Taoko, André Demba Hilou et Pierre Rouamba. Il s'agit de films avant tout destinés à la télévision...

Comment est-il possible que le Burkina Faso, pays extrêmement pauvre et où la famine touche des milliers de personnes, ait pu développer une production et une infrastructure cinématographique aussi riche et diversifiée? Comment ce pays sans ressources a-t-il pu et peut-il se permettre de jouer le rôle de phare culturel pour tout en Afrique noire, avec, par exemple, depuis 1987, une production cinématographique aussi importante, sur le plan quantitatif, que le Nigéria, pays producteur de pétrole, et nettement supérieure sur le plan qualitatif?

Une part déterminante de ce développement remarquable revient certainement à l'étonnant Thomas Sankara, qui, premier ministre, fut arrêté en 1983, avant d'être porté à la présidence par la révolution qui suivit trois mois plus tard. Il fut assassiné le 15 octobre 1987 lors du coup d'Etat formenté par son ami Blaise Compaoré, qui détient actuellement le pouvoir. C'est également Sankara, ce leader charismatique né en 1949, qui fut à l'origine du changement, en 1984, du nom du pays: le nom de "Haute-Volta", d'origine colonialiste, fut transformé en Burkina Faso.

Burkina Faso et le cinéma

“Burkina Faso” regroupe le terme de langue Mooré “Burkina” (dignité, incorruptibilité, mais aussi héritage, patrimoine tribal) et la combinaison de langue Dyula “Fa” (père) et “So” (foyer patrie). Le nom devient programme et se traduit par “patrie de la dignité et des incorruptibles” (mais aussi “du patrimoine”!). Quant à la troisième langue principale du pays, celle des Peul (le “Ful”), elle est à l’origine de la dénomination du peuple: “bè” signifie les gens et se retrouve dans “Burkinabé”, utilisé à la fois comme adjectif et comme adverbe.

Comme les écoles, qui permirent de renforcer la prise de conscience de la richesse culturelle ancestrale, et comme les concours nationaux de musique, de danse et de poésie, organisés chaque année, Thomas Sankara considérait le cinéma comme fer de lance de la culture “en tant que plus noble aspect de la politique” (1); comme on l’entendait régulièrement au Burkina Faso: “sans culture, il n’existe pas de voie vers l’avenir. Et ce n’est pas sans raison que les masses populaires se levaient dès qu’elles entendaient “l’Hymne à la culture” (!). En plein centre de Ouagadougou, une place fut baptisée en 1985 au nom des cinéastes, et on leur érigea un monument en 1987...

Naturellement, même avec Sankara, aucun article constitutionnel ne pouvait garantir la continuité de l’onéreuse production cinématographique: “Mon pays est un concentré de tous les malheurs des peuples, une synthèse douloureuse de toutes les souffrances de l’humanité” lancera-t-il, peu de temps avant d’être assassiné, à la tribune de l’assemblée générale des Nations Unies.

Toutefois, Sankara souscrivait pleinement à la culture “ qui reste une nourriture indispensable au corps et à l’esprit” (1), même si, en même temps, le pays manque de 200’000 tonnes d’aliments. Il s’agit de reconquérir le cinéma tombé sous l’emprise étrangère: “Nous avons conscience que l’écran, la caméra, le film et les messages qui y sont portés constituant un univers culturel: un espace culturel que nous devons occuper sous peine de le laisser occuper par d’autres. C’est comme à la guerre: si nous ne parvenons pas à tenir une région, l’ennemi se l’approprie.” (1).

En mars 1987, Sankara, concrétise son plan, formulé deux années plus tôt, de créer un village de cinéastes pour tous les auteurs d’Afrique. Il prévoit d’assurer le financement par un fonds public spécial et, peut-être, par l’augmentation de la taxe sur les billets de cinéma (qui se monte, sous son régime, à 15 %). Sankara espère ainsi créer un lieu de rencontres particulièrement fécond. Et, surtout: le village devait devenir un Etat dans l’Etat, un endroit pour soi, autonome et bénéficiant de l’exterritorialité! (2)

Après l’assassinat du visionnaire Sankara, il est très peu probable que ce plan soit jamais réalisé. Toutefois, jusqu’à ce jour Blaise Compaoré n’a pas osé toucher aux lignes directrices de la politique culturelle et cinématographique de son prédécesseur. Ouagadougou reste ce que l’on peut considérer comme la capitale du Cinéma africain.

1) T. Sankara: conférence de presse du 2 mars 1985 à Ouagadougou (enregistrements de Bruno Jaeggi).

2) T. Sankara: conférence de presse du 1er mars 1985 à Ouagadougou (enregistrements de Bruno Jaeggi).

YAABA est l'un des rares films vus à Cannes qui m'ait donné le sentiment de redécouvrir le monde sans méditation, dans l'évidence de son regard. L'innocence, la vraie.

T.J. , Cahiers du Cinéma

YAABA: un film généreux, aux allures de conte, qui laisse sa chance à chaque personnage. ... Avec YAABA, Idrissa Ouedraogo a montré que le cinéma africain, dans sa détresse, est l'un des rares à se poser des questions fondamentales sur le cinéma en tant que forme et langage.

Nicolas Saada, Cahiers du Cinéma

On entre dans YAABA comme on se renverse dans un hamac, à l'ombre d'une journée caniculaire. YAABA, nom de code d'un état de bien-être crépusculaire, juste avant de s'endormir pour un intermède de rêves bienfaisants, ce moment de transit où sur l'écran noir des paupières closes le cerveau-caméra se met en route et projette des images aventurières.

Gérard Lefort, Libération

Autour d'une simple et belle histoire d'amitié et de dignité, Ouedraogo échafaude un élégant récit moral où la vérité de chacun des personnages se dévoile peu à peu en mettant au jour les pulsions de tout un microcosme. ... Il y a là un art du récit, une souplesse de mise en scène et un sens du rythme (lent et gracieux) que nombre de films occidentaux n'atteignent pas.

G.L.M., L'Humanité

Idrissa Ouedraogo n'insiste pas sur le pittoresque de l'exotisme ni sur le côté sociologique. Il donne l'émotion d'une comédie sensible qui se passe là-bas.

Colette Godard, Le Monde

YAABA, un petit chef d'oeuvre limpide, fait d'émotions, de rires et de larmes, a conquis unanimement public et jurés. ... YAABA est un conte merveilleux, une histoire où la tendresse force le rire et la compassion, l'image d'une Afrique si lointaine et si proche, un message d'amour et d'amitié.

Afrique Elite
